

L'étranger, au plus secret de nous-mêmes

On aimerait faire entendre combien la composition du nouveau numéro de la revue de l'Association Psychanalytique de France, *Le présent de la psychanalyse* (septembre 2021) doit au thème retenu pour cette 6^{ème} édition, *L'étranger*. Ainsi de la place inédite de l'épigraphe qui structure véritablement ce volume comme si, travaillant la chose étrangère, la totalité du recueil s'en trouvait elle-même travaillée, infiltrée par ces voix du dehors qui ouvrent à d'autres compréhensions du dedans. Chaque contribution voit les marges de son propos *positivement altérées*, introduites comme ils le sont par ces compagnons de route, poètes, écrivains ou psychanalystes, dans un jeu de correspondance qui suscite un indéniable plaisir de lecture. La progression des textes ensuite, qui suit un mouvement à l'amplitude centrifuge, progressant du dedans le plus intime à un dehors supposément plus lointain, jusqu'à toucher la dimension collective et politique à laquelle ne saurait se soustraire la psychanalyse sur ce sujet moins que sur tout autre, au regard d'une actualité qui fait *étrangement* résonner ce thème, des conséquences psychiques du côtoiement de soi-même imposé par le confinement, à l'instrumentalisation de l'« étranger » dans la campagne présidentielle qui s'engage et dont le pire s'incarne à la frontière de la Biélorussie et de la Pologne.

L'étranger, rappelle l'éditorial, est ce qui nous est le plus proche, il menace nos frontières, alors qu'il vit déjà au plus secret de nous-mêmes, soit une boucle dont notre lecture suivra le geste, et qui est aussi le mouvement de l'analyse : une traversée des frontières, une traversée par le sujet de sa condition psychique, qui permet un retour sur soi, après être passé par un autre (Maurizio Balsamo).

LES TERRES DE L'ETRANGER INTERIEUR : DU REVE AU RECIT DE CAS

L'ouvrage parcourt donc d'abord les terres de l'étranger intérieur, comme expérience du plus secret logé au cœur de la vie psychique et que met en évidence la langue du rêve et celle des poètes qui lui est si proche. Ainsi d'une cure à la narrativité aride, Jean-Yves Tamet en vient-il à penser le rêve qui n'advient pas en séance comme l'homme étranger à sa maison qu'est devenu Ulysse de retour à Ithaque. Évoluant *comme par effraction dans l'âme durant la nuit*, le rêve est celui qui dérange et qu'il faudrait donc faire taire, par manquement ou par évitement. L'analogie après-coup avec le récit homérique permet de relire l'étrangeté de cette cure qui semble se protéger du rêve autant qu'elle le protège et de penser son récit enfin possible en séance comme une Odyssée dont le lent mouvement éloigne du sein maternel, lieu de l'*Unheimlich*, et ouvre à l'inconnu.

De cette inquiétante étrangeté du natal en chacun Houria Abdelouahed poursuit l'exploration dans un texte qui mêle à la sienne les voix du poète syrien Adonis et de ce grand lecteur de Freud qu'était l'analyste Edmundo Gomez Mango. On est saisi par l'effet d'un texte-Babel qui donne à *ressentir* ce dont il traite, le « *Unheimlich* propre au langage », et que permet non seulement la langue poétique dont il est incontestablement empreint, mais aussi sa polyphonie qui convoque pour chacune des voix accueillies sa propre langue maternelle. Et si parler cette langue c'est être déjà aux prises avec la première langue étrangère et l'étrangeté de ses mots-choses, comme l'instantané de séance présenté dans l'éditorial l'illustre également, l'exercice de la traduction, comme transposition d'une langue dans une autre, et en particulier ses impasses, apparaît comme paradigmatique du trouble fécond que suscite la rencontre avec l'intraduisible de l'étranger et son ancrage dans l'infantile. Ainsi du néologisme « désirance » (*Sehnsucht*), mot doublement étranger, en tant que traduction et que création, et auquel ont eu recours les traducteurs français de Freud. *Les mots étrangers*, écrit Alexandrine Schniewind, *lorsqu'ils sont intraduisibles, véhiculent un monde mystérieux et suscitent la curiosité et l'envie de parvenir à les saisir. Ceci provoque une*

impulsion et un désir de se rapprocher au plus près de ce qui est loin, de ce mot étranger qui n'a pas d'équivalent direct dans une autre langue. Contre la frustration de ne pouvoir accéder à l'identique, l'imaginaire et la puissance d'évocation peuvent alors être convoqués, avec la force de l'écart que contient toute interprétation.

C'est précisément d'un écart, d'une légère altération du vrai dans la construction d'un récit de cas clinique dont traite la relecture que propose Michel Gribinski d'un de ses anciens textes, « L'étranger dans la maison » (1994), prolongeant dans le recueil l'exploration de l'étranger familier en la personne de l'analyste. Ce qui, à son instigation, avait alors été modifié de la profession de la patiente avait orienté la réflexion théorique présentée et rendu le récit en quelque sorte étranger à la vérité de la cure. Car si le langage transitionnel de la séance, inventé par le transfert avec chacun dans chaque cure, permet le *construire transférentiel*, cet étranger familier au patient qu'énonce la construction de l'analyste, dans quelle langue s'édifie la construction intentionnellement démonstrative d'un récit de cas ? L'après-coup d'une vingtaine d'années fait apparaître combien tout analyste est toujours doublement étranger : au patient certes, mais aussi à lui-même, ce que l'évolution dans le temps de son rapport au savoir ne saurait épuiser. L'étranger, tel que l'appréhende la psychanalyse, échappe à la fixité de toute définition. Il est *l'autre face* toujours différemment nommée d'un familier qui peut être l'intime, le connu, le propre, avec quoi il entre en tension, suscitant ce trouble que cherche précisément à convoquer l'analyse et qu'explore Miguel de Azambuja au moyen d'instantanés, fragments provenant de différentes régions, personnelles, politiques, langagières, psychanalytiques, dans ce qui nous apparaît être l'image du recueil lui-même. Car ce que met en mots ce numéro du *Présent de la psychanalyse* c'est bien l'intime singularité, l'étrangèreté des voix de chacun des contributeurs, ce qu'est, en somme, l'expérience de la rencontre y compris quand elle passe par la lecture.

L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGÈRE DANS LA RENCONTRE

Cette appréhension dynamique de l'étranger - être étranger à, être étranger pour - induit d'emblée un autre terme qui n'est jamais aussi apparent que s'agissant de la différence des sexes, que celle-ci soit fixée à une logique phallique dont l'effigie de la femme « châtrée » contribue à maintenir dans l'ombre, voire à masquer, ce qu'il en serait d'une psychosexualité proprement féminine donc autre, étrangère et dangereuse (Jacques André) ; ou qu'elle impose l'exil dans le corps de l'autre sexe si prévaut le sentiment intérieur d'appartenir à un autre genre que celui assigné par le sexe de naissance. Or, relève Francine Caraman, la psychanalyse, dans ses élaborations théoriques et ses langues, n'est pas du tout binaire et son écoute, forgée à l'épreuve de l'étrangèreté de l'inconscient et à l'expérience de son inquiétant, *en faisant jouer ensemble masculin et féminin dans l'entre-deux des langues de la séance* offre un accueil à ces exilés qui floutent, plus qu'ils ne les traversent, les frontières des identités sexuées, mais aussi, selon nous, à ceux qui s'éloignent des rives fermes de la névrose. À cet égard, l'épreuve de l'étrangèreté est concomitamment, pour l'analyste s'étant lui-même prêté à cette confrontation, un recours particulièrement sollicité dans la rencontre avec la pathologie où l'étranger est alors au plus près de ce qui menace la frontière, au point d'imposer parfois, pour supporter le vacillement identitaire et contenir l'angoisse qu'il provoque, l'aménagement du cadre analytique, comme le propose la supervision de groupe (Clarisse Baruch) ou le psychodrame (Philippe Valon). Le contre-transfert, comme transfert en soi de ce qui est le plus étranger au patient, constitue alors un outil précieux que mettent en dialogue les textes de Philippe Valon et de Maurizio Balsamo.

DESTINS DE L'EXIL

Les deux dernières contributions du volume, placées l'une et l'autre sous l'égide de Kafka, méritent d'être lues dans un même mouvement. D'abord en ce qu'elles traitent toutes deux de

l'homme immigré, exilé volontaire et étranger au pays d'accueil, l'une sous l'angle de la clinique (Martin Reca) l'autre de la littérature (Léa Veinstein) ; qu'en ouvrant, ensuite, au plus loin la boucle de l'étranger comme synonyme du lointain et du différent, elles donnent à voir son inévitable retour vers l'intime du dedans, qui est aussi son origine ; enfin, parce qu'elles présentent deux destins opposés de l'exil et de ses modalités de traitement psychique, l'un du côté maniaque et d'un destin de grandeur, l'autre du côté de l'effacement et de l'exclusion, sur les plans politique, métaphysique et existentielle. Le recueil se clôt sur un passionnant entretien avec le philosophe des sciences sociales Bruno Karsenti, qui déploie au fil des questions de l'analyste Sarah Contou-Terquem, l'importance, dans la pensée de l'histoire et de la politique moderne, de la pensée psychanalytique de l'étranger, notamment autour de la figure de Moïse l'Égyptien et du destin du monothéisme qui lui est attaché, ouvrant sur la dimension politique de la pensée freudienne. Pour finir, on aimerait souligner combien la lecture de ce 6^{ème} numéro du *Présent* est venue faire écho au numéro consacré par la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* à « L'intime et l'étranger » (Automne 1989), comme l'exigence toujours renouvelée de faire vivre la découverte freudienne qui place dans la rencontre avec un étranger la possibilité de se dire l'étranger à soi et le plus intime de soi.